L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.
PAR BULLITT, MAGNE & Cie.
No. 84, Rue Chartres.

PRIX DES ABONNEMENTS: UN AN, $12; SIX MOIS, $6; TROIS MOIS POUR SEULEMENT, $3; payable d'avance.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 27 MARS 1841.

POUR GOUVERNEUR:
HENRY JOHNSON.

OPINION DE LA PRESSE SUR LE DISCOURS D'INSTALLATION.

Nous voyons avec plaisir que la preuve modérée de tous les partis approuve sans réserve et sans arrière pensée le discours d'inauguration du général Harrison. Un journal qui a soutenu l'élection de M. Van-Buren, le *Charleston Courier* s'exprime ainsi:

"Discours INAUGURAL.—C'est une production digne, bien pensée, bien écrite, éloquente et digne à l'homme de ce héros patriote dont les lauriers ornent gracieusement la couronne civique placée sur son auguste front par les suffrages d'un peuple libre. Il renouvelle l'engagement de se retirer après son terme de quatre ans; il détermine très sagement les limites de la prérogative du *veto* comme devant se borner à prévenir toute violation de la Constitution; à garantir le pays des erreurs d'une législation irréfléchie et à protéger les minorités contre l'oppression des majorités; il se déclare contre le chimérique système d'une circulation exclusivement métallique et indique, par une citation de M. Madison, une Banque Nationale comme le seul remède aux désordres financiers produits par les fatales expériences de ses prédécesseurs immédiats; il dénonce comme dangereuse et funeste l'alliance *formée* dernièrement entre le pouvoir exécutif et la trésorerie en recommandant de prendre des mesures contre les empiétements de pouvoir exécutif; condamne l'intervention active des officiers du gouvernement général dans les élections et veut en leur accordant le droit de voter suivant leur conscience; il condamne toute presse exclusivement au service du pouvoir en engageant tous les journaux à examiner et discuter avec courage, bonne foi et indépendance toutes les actes du gouvernement; il s'engage à diriger ses relations extérieures dans un esprit de paix tout en demandant l'assurance de préserver sans tache l'honneur national; enfin il condamne formellement les mesures et les mandes des fanatiques ennemis du Sud, comme étant contraires aux principes de la Constitution, comme tendant à produire la méfiance, la jalousie et par suite la désunion, la guerre civile et la destruction de nos institutions, comme violant des droits incontestables et qui doivent être également sacrés pour le gouvernement et pour les individus."

"Nous disons donc avec conviction que OLD TIPPECANOE a réalisé ses plus grandes espérances et dépassé notre attente: qu'un "trois fois trois" l'accueille donc "dans le Sud comme dans toute l'étendue de la République."

Un autre journal qui a soutenu jusqu'à présent les principes de l'ancienne administration, le *Charleston Patriot* s'exprime ainsi:

"Les doctrines de cette adresse nous semblent saines et républicaines; car elles attestent cet attachement pour les libertés publiques et ce respect pour les droits Constitutionnels des Etats qui conviennent dans le chef d'une république fédérale, tout en exposant les principes généraux qui dirigeront les actes de la nouvelle administration. Il y a dans ce document, relativement aux différentes branches du pouvoir exécutif, des opinions que nous n'approuvons pas; mais en somme il est imprégné de tant de sincérité et de modération qu'il doit commander, de la part du peuple, respect et confiance."

Ces citations n'ont pas besoin de commentaire.

L'INONDATION.—Nous continuons à recevoir des détails sur les désastres occasionnés par l'inondation. Voici ce que dit à ce sujet le *Recordar* de Mobile, ville de 16 courant:

"Nous sommes en saison d'une inondation jusqu'à ce jour sans exemple en Géorgie. L'inondation de juin était sans doute extraordinaire; mais aujourd'hui les pluies sont bien plus considérables et les dégâts en conséquence bien plus considérables. Les gros vents que elles ne l'ont jamais fait de mémoire d'hommes. Nous sommes en ce moment ici comme dans une île. Les malles de presque tous les points de l'Etat sont arrêtées; c'est à peine si l'on peut aujourd'hui traverser la rivière; tous les ponts ayant été emportés. Les nouveaux barrages ont été renversés par l'inondation; et tous les chemins à coulisses ont plus ou moins souffert. Nous ne pouvons encore estimer les dommages qui ont eu lieu, mais la perte doit être immense si l'on songe à toutes les plantations qui ont été inondées. Augusta a été de nouveau envahie par les eaux de la Savannah; et l'Hombre y a été inondée. Il y a depuis sept ans cette année la seconde inondation que nous subissons."

L'INAUGURATION.—Nous empruntons au *National Intelligencer* de Washington les détails suivans qui se rattachent à l'inauguration:

"Jamais les incidens pleins d'intérêt qui ont marqué le jour de l'inauguration, on peut citer la réunion des officiers et soldats qui ont pris part à la dernière guerre. Ils se sont placés dans la procession en avant du président vous la direction du général Leslie Combs du Kentucky, en uniforme de volontaires du Kentucky, celui-la même que portait le général Harrison lorsqu'il commandait sur la frontière du Nord-Ouest. Il y avait parmi eux des représentans de toutes les compagnies levées par M. Polk, et presque tous auraient pu montrer encore la trace des blessures reçues au service de la patrie. Après avoir pris part aux rafraichissemens qui ont été offerts à la procession dans la maison présidentielle, ils se sont séparés après une brève et énergique allocution du gén. Combs. Nous regrettons vivement de ne pas pouvoir donner une liste complète des noms de ces braves vétérans; tout ceux que nous avons pu nous procurer: Gen. J. Miller, du Massachusetts—Major S. G. Camp, de la Virginie—Colonel C. S. Clarkson, Ohio—Major Pendergast, Gen. T. Payne, Richard M. Gibbon, S. V. Redden, Kentucky—Colonel T. McElvain de l'Ohio; Major T. Stockton du Delaware; Major Bacon—Docteur T. Perrine de l'Alabama—Major J. Wilbark de la Pennsylvanie—Capitaine J. A. Rogers de l'Amérique."

THEATRE D'ORLEANS.

Un incident fort étrange a signalé hier soir la fin de *Zanetta*: le public, pour témoigner sa satisfaction aux deux cantatrices qui font valoir cet opéra, venait de lancer des bouquets à Mlle. Calvé qui se trouvait à droite et à Mme. Bamberger qui se trouvait à gauche; MM. Comes et d'Armand s'étaient empressés de remettre à chacune d'elles le tribut de fleurs qui lui revenait, lorsque Mlle Calvé, par un inconcevable caprice, rejeta d'un air de dédain celles qu'elle avait reçues, fit un demi-tour avec la prestesse qui la distingue dans le *Brasseur de Preston*, et disparut sans plus attendre la chute du rideau, laissant tout étonnés ses camarades et le public.

Quelque chanson, cependant, le premier moment de surprise passé, rappela fort bruyamment cette instance, la même donna, qui ne se décida à reparaître qu'après que les spectateurs eurent formellement signifié leur désir au régisseur. Elle se montra d'abord au fond de la scène, et les applaudissemens d'un côté, les sifflets de l'autre éclatèrent, puis elle s'avança jusque près de la rampe et de ce ton assez leste qui lui va fort bien dans le *Brasseur*, mais qui pouvait paraître au moins *risqué* en pareille circonstance, elle dit: "Eh, bien! me voilà! que me veut-on? que me voulez-vous?"

Cet aplomb lui réussit; quelqu'un qui sans doute aime les actes de *courage*, répondit: "Vous applaudir!" et une partie du public entraîné par l'exemple applaudit!!

Certes Mlle. Calvé doit s'estimer bien heureuse d'en avoir été pour cette fois quitte à un tout compte; elle a une voix très-remarquable, elle a abusé du privilège qu'elle lui a été accordé par le public. Toute autre qu'elle aurait été sévèrement punie d'une *incertitude* que nous n'avons jamais vu *tolérer* sur aucun théâtre. J. E.

THEATRE AMERICAIN.—Le théâtre Américain ne néglige pas le public dont il a bien a se louer aussi. Pendant l'absence de Mme Pitswilliam, qui vous le savez ne se prolongera pas longtems, il vient d'engager M. J. R. Brown qui commence ce soir même ses représentations. M. Brown dans la comédie légère et dans la charge a une véritable supériorité. Les rôles dans le genre de Robert Macaire, par exemple, lui conviennent admirablement.

—La magnifique voiture construite à Baltimore pour le nouveau président lui a été présentée par le constructeur, au nom des whigs de cette ville. C'est une merveille rare remarquable et qui montre à quel point de perfection est arrivée parmi nous l'art du carrossier.

—Une pauvre fille avec un morceau de la ceinture de Washington, richement montée et portant un inscription analogue à la circonstance a été présentée au général *Harrison* par M. Cuetis d'Arlington, de la part de l'évêque Meade de la Virginie.

EXTERIEUR.

TEXAS.

L'*Arbitrer* New-York, capt. Wright, est arrivé hier soir de Galveston; il nous apporte des dates de cette ville du 22 courant et de Houston du 17.

Le colonel M. B. Menard a été désigné comme candidat à la vice présidence par une assemblée tenue à Galveston.

Une dame a été assassinée tout récemment à Austin, et son mari, M. Holliday, a été arrêté sous la prévention d'être l'auteur de ce sporture.

L'expédition commandée par le général Murebouse qui arrive à Franklin le 5 courant après avoir parcouru 500 milles sans rencontrer aucun obstacle. Tous les villages indiens qu'elle a visités sur le Brazos n'étaient été abandonnés par les habitants.

Un parti de *Lipans*, en revenant du camp de général *Murebouse*, est tombé, à la source de Vegus, sur un campement de Caddos, a tué cinq hommes et enlevé leurs chevaux.

Le général Burleson s'est mis à la poursuite de ces gens-ci à la tête de 40 blancs et de 25 *Lipans* et à son *Corps* devait se réunir le 10, un corps de volontaires d'Austin, commandé par les capitaines Lewis et Daniels.

Il paraît que les habitants de la capitale du Texas ne sont pas même à l'abri des attaques nocturnes des Indiens. Un Allemand qui habite Austin a eu tout récemment le bras percé d'une flèche dirigée par un Indien, au moment où il rentrait chez lui dans la société.

Le Dr. J. Hall, l'un des infortunés qui est mis, Canalès, est arrivé à Austin, avec cinq de ses compagnons. Il y avait 8 à son départ de Matamoras 1,000 hommes de troupes, et 23 pièces d'artillerie dont 13 étaient en état de service. La chiffre des troupes, de ce côté des montagnes, est de 5393 hommes, y compris les officiers.

Un M. Hopkins et cette autres individus qui conduisaient des bestiaux, pris sur le Rio Grande, sont tombés entre les mains des troupes mexicaines et conduits à Matamoras, où on pense qu'ils seront fusillés s'ils n'ont pas le bonheur de s'échapper.

Le colonel Fisher et 25 autres qui avaient pris du service dans l'armée fédérale, étaient à Matamoras aux dernières dates, et ils ont dû s'embarquer pour ce port.

VARIETES.

LES CHARLATANS AU DIX-HUITIEME SIECLE.

LAW.

Un des plus beaux hôtels de la place Vendôme, alors le quartier aristocratique, était resplendissant de lumière. Des tapis moelleux cachaient les larges dalles des escaliers; la foule des valets en livrée bleue galonnée d'or circulait dans les corridors; une double haie d'arbres et de fleurs conduisait à la salle à manger, où une soixantaine de convives étaient réunis autour d'une table somptueusement servie. A voir le luxe des habits, les diamans des femmes, le nombre des laquais, on eût dit le grand couvert d'un prince du sang; la physionomie du maître de la maison ne rendait pas cette supposition invraisemblable. C'était un homme d'une taille haute et bien proportionnée; l'air grand et prévenant, le visage ovale, le front élevé, les yeux bien fendus, le regard doux, le nez aquilin et le bouche agréable. Un mélange de fierté et d'aisance se faisait sur tous ses traits. Il était assis au centre de la table, dont il faisait les honneurs avec une distinction parfaite. Au-dessus de sa tête on voyait un magnifique portrait avec ce quatrain:

Sous l'auguste et sage régence
Le prince aimant la bonne foi,
Law, consommé dans l'art de calculer la finance,
Trouve l'art d'enrichir les sujets et le roi.

En face de Law, car l'amphitryon c'était lui, était assise une jeune Anglaise de la plus grande beauté; tout le monde lui rendait les honneurs dus à la femme du contrôleur général des finances; une enfant de six ans, en tête, vêtue en bergère, appuyait sa tête blonde contre les épaules de son mère, qu'elle regardait de temps en temps comme pour lui demander ce qu'elle devait penser de tout le bruit qui régnait autour d'elle. Le dessert touchait à sa fin; l'influence perfide des dernières libations se faisait ressentir sur tous les convives. Le vin de Champagne avait donné le signal de l'émancipation générale. On causait, on riait à haute voix, des propos d'échangeaient d'un bout de la table à l'autre, et au ton que prenaient quelques-uns des interlocuteurs, il était facile de deviner que plusieurs d'entre les membres de la société n'avaient pas reçu une éducation également soignée.—On ne respecte plus rien aujourd'hui, disait un ancien justaucorps à brevet à une vieille duchesse; les princes ont renoncé à la grande perruque; le haut-de-chausses, si gracieux, a été remplacé par ce que l'on appelle une culotte; nous marchons vers un abîme!

J'ai réalisé hier deux cents actions, s'écriait un gros financier à l'habit resplendissant de broderies. Vingt preneurs se les disputaient. J'ai gagné cent mille écus! voilà de quoi faire aller mon pot au feu pendant quelque temps, ajoutait-il avec un rire stupide.

—A-t-on des nouvelles de Boucherat? demandait un autre convive à son voisin à figure enluminée.

—Il n'a pas voulu me croire, répondait celui-ci; il a opéré tout de travers; bref, il a mangé son saint Crépin. Pour le malheureux, le justaucorps du brevet eût entendu ce dernier mot, il fut troublé à la vivacité de la question.

Un groupe de jeunes gens parlant de Mme. Parabère et des filles du Palais-Royal. Chacun d'eux avait une bonne fortune, un duel ou une ogèlgerie à conter.

La parole était pour le moment à un gentilhomme de Bretagne, ami et d'ancienne date de Law; on l'eût pris pour le rejeton d'une des premières familles de France, si son accent n'eût trahi son origine étrangère "Figurez-vous, disait-il à ses amis, que ce matin en passant devant Saint-Germain l'Auxerrois, je rencontre de deux gentilshommes, mons aperçevons une foule décroissante autour de laquelle les prêtres prisent et les bedeaux allument des cierges. Je réunis pas à rencontrer les morts en sortant de chez moi le matin, cela me tend le vin un peu, pour toute la journée.

"Je hypothèque le sacristain et je lui demande le nom du défunt.—C'est le procureur Nigon, me répondit-il." Assoiut une idée folle me passe par la tête, et je prends le cadavre par les pieds en lui criant: "Dieu! Nigon, Nigon, donne bonne avec nous." Il y a de me répondre comme la statue du commandeur. Les prêtres fuient, les dévots hurlent, le cadavre se conduit en prison, d'où j'ai sorti à sept heures pour venir dîner chez Law, où je le contrôleur général. Buvons à la liberté et à la mémoire de Nigon! Buvons aussi à l'amitié du régent, M. le comte de Melfi, et puis le cul qu'il vous faut vous passer par les grâces!

—Vous serez donc toujours un cœur de mauvais augure, mon cher de Brichanteau, dit Law en frappant sur l'épaule du trouble fête; voyons, de la gaîté, et buvons non pas à l'âme du procureur Nigon, disons, viens d'entendre raconter les aventures posthumes, mais au succès de la nouvelle émission des billets de la compagnie!

—Au succès des nouvelles actions! s'écrièrent avec un profond enthousiasme tous les convives. Brichanteau jeta un coup-d'œil de défiance sur Fortier et posa son verre après l'avoir vidé, sans prononcer une seule parole.

Comme on vient de le voir, le salon de Law résumait tout le rugissé de son époque; le passé y était représenté par l'incomparable admirateur du haut-de-chausses; le présent, par les financiers parvenus enrichis par le système de l'agiteur écossais; le conte de Horn venait de raconter une histoire qui contenait en germe toute la philosophie du dix-huitième siècle. Brichanteau seul ne représentait rien, ou plutôt il représentait tant de choses que l'observateur le plus intrépide se serait fatigué à rechercher le mobile de ses pensées, et aurait fini par l'abandonner comme une énigme impossible à déchiffrer.

Après le dîner vint la réception. Pendant la soirée, tout ce que Paris renfermait de nous illustres, d'artistes, de savans, d'hommes d'esprit, de poètes, vint solliciter un regard de Law. Sa femme en fit les honneurs. Le jet de mille flatteries, de mille caresses, de mille attentions. On eût dit d'une reine au milieu de sa cour. La belle Anglaise paraissait plutôt importunée qu'enivrée de ce triomphe. Elle avait placé sa fille entre elle et son mari, comme pour se mettre en temps en temps sous ses yeux, et elle la serrait de temps en temps contre elle, comme pour la soustraire à ces paroles doucereuses qui retentissaient à ses oreilles et les empêcher de parvenir jusqu'à son cœur. Son cœur, qui distrait errait tristement sur cette réunion dorée, et il ne prenait un certain éclat que lorsqu'elle arrêtait son regard sur son mari, dont la belle tête pâmait au-dessus de tous les groupes.

Plusieurs ambassadeurs étrangers figuraient dans les salons de Law; les ministres étaient présents, la liste des grandes présentations semblait close, lorsque tout à coup la voix de Huissier annonça le nom du pape. A ce nom, un frémissement électrique parcourut l'assemblée. Une seule fois le pape avait envoyé du Saint-Père paraissait inouie. Sans paraître s'apercevoir de l'étonnement excité par sa présence, le prélat s'avança vers la femme de Law, le salua affectueusement et déposa un baiser sur le joue de fille. Jamais aucun personnage n'avait été l'objet d'une pareille distinction de la part de Law. Le lendemain, cet événement devint le bruit général de la ville. Il excita un enthousiasme frénétique à la rue Quincampoix. Les actions montèrent pour un moment à un taux inespéré. Law était arrivé au point culminant de sa fortune. Un baiser du nonce a sa fille en avait fait un demi-dieu.

Son éminence avait quitte la fête après un entretien de quelques minutes avec Law. Le reste des invités ne tarda pas à suivre son exemple. Les grands lustres ne jetaient plus autour d'eux qu'une lueur douteuse. Le maître de logis avait retenu Brichanteau au moment où il demandait ses gens, et tous deux causaient tranquillement assis à côté d'une cheminée sculptée d'après les dessins de Mignard.

—Eh bien! demanda Law à son ami, êtes-vous encore convaincu de ma puissance, mon cher Brichanteau?

—Moi! je ne suis convaincu de rien, répondit celui-ci.

—La présence du nonce ne vous apprend-elle pas que dé-ormais je suis accepté dans les hautes régions politiques?

—Le régent, depuis deux ans, ne vous appelle-t-il pas son ami? Qu'importe que le cardinal ait cru devoir humilier la fière Sevrat le grand Mississipien: sa démarche n'ajoute pas plus à vos chances de durée que ces vains sonnets dont les poètes ont garni votre cheminée ce soir. Vous n'êtes pas plus fort aujourd'hui qu'hier.

—Vous doutez-x donc toujours de mon génie?

—Je n'en ai jamais douté. Ecoutez-moi un instant, illustre inventeur du Mississipi. Puisque vous voi à roi, êtes ambitant d'aimer la vérité.

—Parlez donc, ô paysan du Danube!

—Vers les dernières temps de l'existence du feu roi, on parlait beaucoup chez M. d'Argenson, dont je suis l'ami, d'un étranger qui jouait tous les soirs au pharaon, tantôt chez Pelletier, tantôt chez Poisson, rue Dauphine; il portait, disait on, deux sacs pleins d'or de la valeur de cent mille francs, et s'exposait à perdre ou à gagner la six-fois-sonnée, ce qui étonnait fort le ministre d'Argenson. Après quelques temps de séjour dans ces deux maisons, vous devintes le commensal de l'hôtel de Gèvres, rue des Poulies. Vous y jouiez si gros jeu, que votre main ne pouvant suffire à tenir la quantité d'or que vous vouliez masser, vous fîtes fabriquer des jetons de la valeur de vingt louis. M. d'Argenson, de plus en plus étonné de voir tant d'argent entre les mains d'un simple particulier, résolut de découvrir la source de votre fortune.

Il fallait un homme adroit, intelligent, pouvant se présenter partout. Il fut vous dire que je n'eusse pas beaucoup à cette époque; je me chargeai de vous surveiller. Ne vous alarmez pas de ce que je vais vous dire. Je me fis espion pour me distraire. D'ailleurs, je vous avais vu quelque fois chez la Duclos; vos manières me plurent, votre fortune excita ma curiosité, je voulus en connaître le secret. Je fis donc un voyage d'agrément en Angleterre, et j'appris que vous étiez né à Edimbourg en 1665, que votre père était orfèvre, et qu'on vous avait pris poliment de quitter le pays à la suite d'un duel malheureux. Vous avez, je crois, tué le frère d'une jeune personne que vous aviez séduite; peut-être n'était-ce que son cousin, le fait n'est pas bien présent à ma mémoire. Quant à l'origine de votre fortune, je le connaissais ouvert.

—Que voulez-vous dire?

—J'avais la une certaine dissertation sur le jeu, publiée en mon nom d'Argent, mais que l'imprimerie m'avait dire de vous. Cette dissertation profonde dans laquelle vous démontriez avec tant de sagacité les chances du banquier et du joueur en pharaon, à la bassette et au trente et quarante, que je ne pus croire que vous eussiez accepté silence pour remercier à vous en servir dans l'occasion.

Tout le Brichanteau, et ses joues se couvrirent de pâleur. Il fit un mouvement pour se lever, puis il se rassis, et un mouvement convulsif agita ses lèvres.

—Laquais je reviens, poursuivit Brichanteau avec le calme froid, ma curiosité fut satisfaite; c'était un homme de votre trempe. Vous m'importait que l'étonnement de M. d'Argenson vous fît. Je ne lui racontai que la moitié de votre histoire. Cela suffit pour faire naître en son tête une lumineuse de vous mettre à la Bastille. Vous y seriez encore probablement, si je n'avais deviné qu'il vous était supérieur à vous antédécens, et que vous n'étiez pas né pour être simplement heureux au pharaon. Vous voyez que je n'ai jamais douté de votre génie.

Les yeux de Law restaient baissés vers le sol. La colère qu'il avait montrée au début avait apparemment quelqu'il avait abandonné. Il resta plongé dans un profond silence. Au lieu d'un ami, il avait en face un espion. Un autre connaissait le secret d'un passé qu'il aurait voulu tenir caché à tous les yeux. Un moment la pensée lui vint de se battre avec Brichanteau, puis il s'avisa que de pareils hommes n'acceptent jamais un duel. Il crut que le parti le plus sûr était de les offrir de l'argent. Il se redressa donc et dit au vieux secrétaire, Brichanteau le saisit du regard, et se mit en souriant sardonique vint effleurer ses lèvres.

—N'allez pas plus loin, mon cher Law! lui cria-t-il, vous avez là une idée d'homme vulgaire. Si j'avais voulu de l'argent en échange de vos secrets, il y a longtemps que je vous en aurais demandé. Vous avez donc oublié que c'est moi qui vous présente dans les intentions de M. d'Argenson, et qui ai facilité votre fuite? Combien m'avez vous donné pour cela?

—Mais alors vous n'étiez pour moi que le marquis de Brichanteau, et maintenant...

—Je suis toujours le marquis de Brichanteau, et maintenant je vous fais l'effet d'un employé de la police. Il y a du vrai et du faux dans votre opinion. J'ai été, dès ma jeunesse, maître d'une immense fortune; à trente ans, j'avais tout épuisé. Depuis cet âge tout m'ennuie; je ne crois pas à l'amour; l'orgie me fatigue; je ne peuds jamais au jeu et je n'ai jamais été assez adroit en duel. J'allais me donner en pâture aux carpes de mon bassin de Brichanteau, lorsque la police m'a sauvé la vie. D'Argenson est mon cousin, il connaît ma prudence, il me consulte dans tout ce qu'il fait. Il vint me demander un conseil à votre sujet, lorsque je voulais des projets de suicide en me prononçant le nom de votre famille, je vous vis pâlir. Je me mis à rire, et je me dis: Voilà un homme dans votre cas, il faut que plus tard on régularise ses opérations. Et, en attendant, je vous dis que vous marchez à votre perte.

—Mais encore une fois, personne ne songe à tricher.

—C'est ce qui vous trompe. Vous connaissez Vernon et Bourdon?

—Deux des plus riches détenteurs de la rue Quincampoix! Comment ne les connaîtrais-je pas!

—Je me promenais ce matin devant leur boutique lorsque j'entendis derrière moi le bruit de deux hommes qui fermaient. C'étaient deux M. Mississipiens enragés. Un avait vendu des actions, et l'autre voulait payer en or, tandis que l'autre prétendait régler en papier. Jusqu'ici il n'y a pas lieu de s'alarmer pour nos opérations. Le public est toujours très-fétiché du système. Mais voici que tout à coup Vernon et Bourdon arrivent sur la place du Palais Royal, B. G. Tenny, ses heritiers ou ayant cause auront droit de demander et de recevoir les taux de page suivans et rien en sus ne pourra être exigé, comme étant en contravention de cet acte, que cheval mulet ou tout autre animal de cette espèce trente sept cents et demi; pour chaque tête de bestiaux, quatre-vingt-cinq cents; pour chaque douzaine de bêtes à cornes et demi; pour chaque charrette, waggon ou voiture de quelque description que ce soit, trente sept cents et demi; et pour tout passager qui sera transporté par le dit B. G. Tenny, ses heritiers ou ayant cause pourront demander et recevoir le double des taux ci-dessus mentionnés.

Section 2. *Il est de plus décrété*, &c.; Que les personnes qui établiront ou tiendront un bac, ou transporteront en recevant une page, toute personne ou personnes, tout animal ou tous bestiaux, ne pourront en aucun cas exiger ou recevoir plus que le taux ci-dessus, à moins, à tout point sur la rive occidentale du fleuve, dans la dite paroisse, d'inspecter et d'examiner le dit pont et s'il le trouve solide et capable de supporter sûrement les piétons, les chevaux les voitures et wagons, alors le dit Alfée C. Hosmer aura droit de demander et recevoir le page suivant et rien de plus; savoir:

Pour un wagon et attelage,	50 cents.
Pour une voiture à quatre roues,	50 "
Pour une voiture à deux roues,	25 "
Pour chariots, draps etc,	25 "
Pour un cavalier et son cheval,	12½ "
Pour un piston,	12½ "
Pour chaque tête d'animaux;	1 "
Pour chaque tête de mouton, cabri ou pourceau	1 "
Pour chaque cheval seul	6 "

Section 3me. *Il est de plus décrété*, &c.; Que le dit B. G. Tenny, ses heritiers ou ayant cause, sont responsables de tous les dommages qui pourront survenir à aucune personne ou personnes par sa négligence ou par celle de ses agens, et que le dit B. G. Tenny, ses heritiers ou ayant cause, sont tenus de payer à la partie lésée tous les dommages qui pourront survenir à aucune personne ou personnes par sa négligence ou par celle de ses agens, et que le dit Alfée C. Hosmer aura droit de demander et recevoir le page suivant et rien de plus; savoir:

Pour un wagon et attelage,	50 cents.
Pour une voiture à quatre roues,	50 "
Pour une voiture à deux roues,	25 "
Pour chariots, draps etc,	25 "
Pour un cavalier et son cheval,	12½ "
Pour un piston,	12½ "
Pour chaque tête d'animaux;	1 "
Pour chaque tête de mouton, cabri ou pourceau	1 "
Pour chaque cheval seul	6 "

Section 4me. *Il est de plus décrété*, &c.; Que le dit B. G. Tenny, ses heritiers ou ayant cause, ne pourront en aucun cas exiger ou recevoir plus que le page ci-dessus, ni être responsables de tous les dommages qui pourront survenir à aucune personne ou personnes par son négligence ou par celle de ses agens, à moins que le dit B. G. Tenny, ses heritiers ou ayant cause, ne soient informés par le dit Alfée C. Hosmer, pour chaque infraction de cette section, de la somme de dix piastres en sus du page ci-dessus, moitié au profit du dit Alfée C. Hosmer, pour chaque infraction de cette section, et le dit B. G. Tenny, ses heritiers et ayant cause, ne pourront en aucun cas exiger ou recevoir plus que le page ci-dessus, ni être responsables de tous les dommages qui leur pourront survenir à aucune personne ou personnes par suite de leur négligence ou par celle de leurs